

Florence C. Gonçalves

LES ARÈNES DU TEMPS

Del.

Florence C. Gonçalves

Les Arènes du Temps

© Florence C. Gonçalves, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1579-0



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉAMBULE

« Je comprends que toute mon horreur de mourir tient dans ma jalousie de vivre. Je suis jaloux de ceux qui vivront et pour qui fleurs et désirs de femme auront tout leur sens de chair et de sang. Je suis envieux, parce que j'aime trop la vie pour ne pas être égoïste ».
Albert Camus.

Je me souviens...

Le mistral soufflait. Les chaises sur la petite terrasse bleue se déplaçaient, crissant sur le carrelage. L'atmosphère était électrique comme chaque fois que le vent du nord s'invitait. Les chats, indécis, miaulaient tantôt pour rentrer tantôt pour sortir, hésitant entre la douce chaleur de la maison et le jardin, que quelques bergeronnettes grises, à la recherche d'insectes, arpentaient de leurs petits pas rapides.

En ce mois de Novembre, froid et blafard, Élie, lovée sur le canapé du salon, profitait de son après-midi de congé. Elle alternait entre un nouveau livre, Les chaussures italiennes, sur fond de décors suédois, et un téléfilm, intrigant sur la double vie d'une ménagère américaine, devenue secrètement masseuse érotique, pour parer aux dettes du foyer familial.

Quel que fût le lien entre son occupation oisive et l'envie soudaine d'écrire, Élie laissa doucement s'insinuer l'idée. Elle avait par le passé proposé cet exercice à certains de ses patients, quand ceux-ci s'embourbaient dans la confusion de leurs pensées ; juste pour y voir un peu clair. Il est souvent plus facile de réfléchir sur ce qui est devant nous plutôt que ce qui est en nous, surtout lorsque le désordre y règne. Elle avait besoin de revenir sur ce qui s'était passé. Déjà dix mois et deux semaines...

Aguerrie aux turbulences émotionnelles, Élie n'en était pas moins bousculée et si, en surface, seul un regard quelque peu mélancolique transparaissait pour ceux qui voulaient bien le voir, le tsunami laissait, derrière lui, une étendue de vide, qui l'angoissait.

Petit à petit, l'idée devint évidence puis urgence... Elle devait passer à autre chose et pour ce faire, elle se devait à elle-même d'être honnête, franche et reconnaître en toute clarté et objectivité sa responsabilité. Ainsi et seulement ainsi, Élie retrouverait la paix et son estime de soi. Elle envisagerait un avenir après son deuil. Se raconter était salutaire et thérapeutique, elle le savait bien.

Elle avait voulu croire qu'elle serait capable de maintenir les limites, d'agir avant l'erreur, de repousser toute éventualité...

Elle connaissait par cœur la règle, ses tenants et les conséquences à y déroger. Pourtant, elle avait failli.

Elle s'était laissée immerger du début jusqu'à la fin. Elle avait occulté tout son savoir et son expérience pour profiter de la merveilleuse illusion qui l'amenait à renaître à la vie. Elle se connectait enfin avec le creux de ses reins. Ses prunelles noires rayonnaient et, à la surface de ses lèvres, un sourire intérieur transparaissait délicatement, subtilisant son air chagrin au profit d'une expression plus détachée, presque lascive. Elle voyait, elle ressentait, elle percevait ce qui disparaissait auparavant de ses yeux fatalistes. Une sorte de grâce l'animait et elle aimait ça.

Un horaire différent, un état d'esprit du jour plus serein ou même plus distrait et tout aurait été différent. L'avenir serait confortable. Pourtant oui, pourtant, Élie céda et j'en suis en partie l'instigateur.

Ce jour-là, j'ai su tout de suite ce qui arriverait. Avant Élie, avant l'histoire, avant lui.

J'ai fait ce que je sais faire : déformer la réalité, utiliser le passé,

aiguiser les sens, lui faire plaisir, utiliser la stratégie, la rendre unique, lui faire miroir...

J'ai l'expérience et l'endurance pour obtenir ce que je veux mais, par-dessus tout, je veux aujourd'hui vivre totalement et pleinement ce que m'offre la vie. Alors ce jour précis, j'intervins.

Ce furent quatre mois intenses et merveilleux, même à la fin.

Je n'ai qu'un seul regret : l'histoire disparaît... et avec elle, une partie de moi.

PREMIÈRE PARTIE : PRÉ-HISTOIRE

Ce qui a de bon avec le fantasme, c'est que notre talent prolix à imaginer, nous procure des sensations intenses. Quand celles-ci sont agréables, pourquoi les refuser ?

J'aurais déjà pu répondre par une multitude de raisons mais je n'y arrivais pas. Ce que je ressentais était si intense, si profond qu'aucune remise en question ne dépassait le simple mot « parce que » sans saisir sa justesse.

Toutes mes pensées revenaient vers lui, pour lui.

Dès lors, bien qu'identifiant leur côté pervers, je ne pouvais cesser le flot de questions qui m'envahissait.

Est-il toujours préférable de choisir la réalité pragmatique, soumise à la règle, plutôt que celle, spontanée et instinctive, qui nous libère des limites que nous nous fixons ?

Faut-il détourner les yeux, quand le regard qui se pose et dépose une émotion partagée, invite à croire au possible et à ses possibilités ?

Dois-je ignorer les mots qui touchent et qui font mouche quand l'estime de soi en a besoin ? Pourquoi faut-il se rappeler encore et toujours le cadre, alors que l'âme retrouve son alter égo et s'éveille enfin d'une longue nuit de solitude ?

Devrais-je occulter le bonheur qui semble frapper à ma porte, de manière

inattendue certes mais forçant l'accueil inconditionnel, tandis que je me découvre entière et soudain vivante ?

Comment refuser l'invitation sublimée au voyage merveilleux des sens et des sentiments passionnés ?

Comment dire non au désir qui bouscule, au rêve qui motive, au plaisir du moment présent ?

Les « pourquoi... » n'en finissaient pas de me donner des nœuds au cerveau. Je prenais conscience de leur tournure perversie et malgré tout, ils amenuisaient de plus en plus mes incertitudes à suivre le chemin qui m'éloignait de lui. À ce moment précis, je préférais les remords aux regrets, l'amertume au désarroi, le feu à la glace et toutes autres sensations plutôt qu'un « parce que » , point final.

Pour être totalement honnête, puisque je me suis faite la promesse de tout révéler, je le savais avant même l'histoire et tout au long de l'histoire.

Encore aujourd'hui, alors que mon cœur saigne, je connais les réponses, mitigée entre la honte, le doute et l'envie de revivre l'histoire, en tous points pareille.

Mais je ne dois pas me précipiter, je dois raconter précisément les faits et dérouler au fur et à mesure les événements qui m'ont profondément changée, en quatre mois.

ORIGINE

« *Il est bien difficile d'être simple* »

Carl Gustav Jung.

Je m'appelle Élie Sauveur, trait d'humour de mes parents, catholiques non pratiquants, qui choisirent le prénom de leur premier né, en pensant lui offrir sûrement un avantage conséquent dans sa vie d'adulte ou plus probablement, voyant en elle, celle qui transcenderait leurs désirs refoulés ou leur rêve de grandeur avorté. Ils avaient omis une chose: porter du deux en un, n'a jamais été très confortable. On se sent étriqué, oppressé, mal à l'aise, différent.

Sans oublier, que l'un est le parfait prophète (Eli) et l'autre, le fils de Dieu mort sur la croix (Jésus le sauveur)... Triste perspective ! Défi à relever improbable.

J'aurais pu éventuellement entrer dans les ordres ; mes deux marraines de cœur étaient religieuses et s'appliquaient à m'instruire le catéchisme à chacune de nos rencontres. Les deux femmes m'avaient vue naître à la maternité et me vouaient une affection particulière de par l'amitié qui les liait à ma mère. Discernaient-elles la possibilité que j'embrasse la profession de foi lorsque je me réjouissais des histoires de *L'Ancien et du Nouveau Testament* qu'elles me racontaient ? Peut-être. Celles qu'elles avaient vécues comme missionnaires en Afrique ? Va savoir...

Les faits sont, qu'à l'adolescence, la question d'une vocation se posa, mitigée mais suffisamment prégnante pour que je négocie avec Dieu : je lui consacrerai quelques années après le Bac et ensuite j'œuvrerai à faire le

bien en protégeant la veuve et l'orphelin, je serais inspecteur de police. Mes motivations provenaient également du quartier HLM où nous avons vécu jusqu'à mes cinq ans. La crise, le chômage, l'alcool alimentaient les comportements maltraitants de certains de nos voisins. Je ramenaï souvent un môme cabossé de mon âge au domicile parental, expliquant que celui-ci était frappé chez lui et que nous devions le protéger.

Ainsi, j'avais à peine cinq ans, j'étais en bas de l'immeuble avec un garçon de mon âge ou à peine plus âgé. J'ai oublié son prénom.

Cachés derrière une voiture, nous observions l'homme et la femme se hurler dessus. Les coups pleuvaient et la femme pleurait tout en se débattant. Lui, le visage haineux, usait de ses poings dans ce combat inégal, ne laissant aucune chance à son épouse, qui tentait tout juste de protéger son visage, déjà meurtri par les brutalités successives.

Je les connaissais, et leur fils à mes côtés avait eu droit à ce spectacle effrayant, bien trop souvent, quand lui-même n'en était pas la victime.

J'avais vu, sans trop comprendre, les bleus et les bosses de mon compagnon mais cette fois-ci, je comprenais, les informations se connectaient. Du moins, comme elles peuvent se connecter lorsque que nous avons cinq ans : les parents sont parfois dangereux, il faut protéger les enfants en danger.

Je me sentais investie d'une mission de sauvetage. Mon ami serait en sécurité chez moi, grâce à moi, et maman saurait quoi faire.

Ma mère fut surprise et réfractaire au début, à jouer le rôle de chevalier blanc auquel je l'assignai. Les cris n'avaient pas cessé et tandis que nous entendions les bruits sourds dans l'appartement d'à côté où les brutalités se poursuivaient, ma mère nous demanda de nous enfermer à clef dans ma chambre.

Je ne sais pas si j'avais réellement peur, je vivais une aventure de princesse héroïne et je participais à sauver un prince. Les coups frappés à notre porte et les menaces de mort si nous ne rendions pas « mon fils »